En *1977,* Jean-Louis Houdebine publiait un essai, *Langage et Marxisme,* qui, au rebours de la mode intellectuelle d'alors, ne considérait pas le marxisme comme me affaire définitivement réglée.

Avec une obstination et une discrétion exemplaires, Houdebine, depuis, a poursuivi, approfondi sa réflexion sur ce qui à l'intérieur d'une langue lie le sujet parlant à une communauté, le plonge dans l'Histoire, l'expose aux révolutions totalitaires », et ce qui parfois, dans cette nême langue poussée à ses « excès », l'arrache au monde et l'ouvre à l'énigmatique *infini* de toutes les langues.

Excès de langage, qui vient de paraître chez Denoël (coll. L'Infini), est un livre consacré aux pouvoirs fragiles, sans cesse menaces et pourtant infinis de la littérature. Les enjeux culturels du XXème siècle y sont exposés sous une lumière crue, décapante.

Jean-Louis Houdebine répond à nos questions, et notamment à celle de savoir pourquoi, à intervalles réguliers, l'œuvre du docteur Jung est propulsée, en France, sur les devants de la scène idéologique et ulturelle. Un cahier de L'Herne vient de lui être consacré (nous avions dans le n° 81 d'a.p. prépublié un des textes de ce volume). Cahier uniformément laudatif dans lequel certains aspects de la personnalité et du travail du psychanalyste suisse paraissent avoir été étrangement publiés (un peu comme si, analysant l'œuvre de Céline, on négligeait de parler d'antisémitisme...). Nous croyons donc utile d'ajouter quelques pièces à ce dossier bien lacunaire.

Ton livre est un recueil de textes écrits sur une période de 10 ans. Pourquoi les avoir réunis en un volume et qu'est-ce qui, selon toi, en fait l'unité?

Dix années, en effet. Une décade pendant laquelle les découvertes, ou les redécouvertes, ont été pour moi à la mesure de sérieux décapages ! Quand j'ai relu, l'an dernier, la série des textes que j'avais pu écrire durant cette période, j'ai été plutôt frappé, justement, par l'unité du travail qui s'y mettait en place progressivement. Cette unité me semble tenir, pour l'essentiel, à l'« objet » visé: autant dire à une forme de passion, que j'éprouve, à l'égard d'un certain type d'expérience du symbolique. La littérature m'intéresse avant tout lorsqu'elle est le fait d'artistes du langage ; lorsque ce médium à partir duquel il y a du sujet parlant, et de la communauté sociale, de l'histoire, bref, ce que nous appelons « le monde », est emprunté, parlé par quelqu'un à des fins qui excèdent tout usage mondain ; quelqu'un qui, de ce fait, va dire ce qu'il en est réellement du « monde » (effets de vérité garantis), et y trouver matière à emportement rythmique, à composition musiquée, à chant. A partir de là, toutes les formes sont possibles, tous les styles; de même qu'on y rencontre nécessairement des enjeux (de pensée, de vie, de jouissance) qui ont également pu être abordés, élaborés, dans d'autres domaines d'expériences symboliques. Si j'ai été conduit à m'intéresser à Cantor, à Duns Scot, c'est dans la mesure où j'en rencontrais la trace, ou l'exigence d'interprétation, chez des poètes (le rapport d'Hopkins à Scot est réellement fondamental, à six siècles d'intervalle), chez des écrivains ; c'est chez eux que pour moi tout a toujours commencé ; et notamment avec Hölderlin, Joyce et Sollers, qui constituent les trois moments forts à partir desquels s'ordonne le recueil ; comme ils ont été, de fait, trois moments forts dans ma vie.

A cela s'ajoute, ce qui est loin d'être secondaire, que toutes ces études ont été élaborées dans le cadre d'une atmosphère, d'une sorte de respiration intellectuelle particulière, un réseau d'amitiés : *Tel Quel* hier et aujourd'hui *L'infini.* Ce volume me semble porter en partie témoignage de l'aventure en question. De manière plus générale, disons que ce n'est pas tant ce que j'aurai pu raconter qui est important, que ce dont il est question chez ceux de qui je parle. Alors là, oui: je publie. Contre l'amnésie impliquée par le règne du n'importe quoi.

Un texte inédit du recueil,* « La question langage face aux révolutions totalitaires » *a une tonalité très pessimiste. Tu laisses entendre, à l'instar de Zinoviev, que toute société porte en elle le germe du totalitarisme et que le communisme n'en est que l'accomplissement parfait. Que veux-tu dire par là et en quoi le langage, plus précisément ce que tu appelles les « excès de langage » sont-ils, en profondeur, les seuls moyens de résistance possible ?

Cela fait partie des décapages dont je viens de parler : à ne pas oublier, en effet! Ce texte auquel tu fais allusion, a été pour moi une manière d'apporter une conclusion, en ce qui me concerne définitive, à l'interrogation que j'avais menée dans un livre précédent, *Langage et marxisme* (1977). J'ai donc essayé de faire le point, dans mon registre à moi, sur cette question qui restera l'affaire-clé, épouvantable, du XXème siècle. La politique comme charnier planétaire. Qu'en sera-t-il au XXlème ? Notre avenir ? Pas notre avenir ? Zinoviev ? Soljénitsyne ? Il me semble reconnaître en eux des accentuations différentes, qui correspondent aussi, apparemment, à des différences de générations. L'Homo Soviéticus de Zinoviev, c'est vraiment l'actuel, le contemporain : celui de l'ère Brejnev-Andropov-Tchernenko. Tout à fait adaptable, extensible. Tchern-and Co ! On voit assez bien ce que ça pourrait donner en France, dans tel autre pays d'Europe occidentale; il y a des moments (pas toujours, heureusement !) où je me dis qu'on n'en est pas si loin... L'humour de Zinoviev convient très bien à la description de cet état de fait, auquel je ne sais d'ailleurs pas trop quel nom donner.

L'incommensurable dans l'homme

J'y vois surtout une insignifiance généralisée. Et donc le refus systématique, ou l'oubli, ou l'ignorance pure et simple, de ce que c'est que le grand art. *« Le mensonge peut résister à beaucoup de choses. Pas à l'art.* » J'aime cette détermination, cet optimisme de Soljénitsyne. Il y a là, en effet, un point de résistance fondamental à l'abrutissement totalitaire. Le concept de liberté, tel qu'il a pu se développer dans la culture européenne (et nulle part ailleurs), est totalement impensable sans la reconnaissance du fait qu'il y a de l'incommensurable dans l'homme, pour reprendre une formule de Dostoïevski: ce que j'ai essayé de théoriser sous l'aspect de la « question *langage* », avec son intrication de dimensions renvoyant au complexe irréductiblement contradictoire « langage/sexe/corps » dont se constitue tout sujet parlant. A cet égard, ce n'est pas un hasard si les cibles privilégiées, durables, éternelles, d'un pouvoir totalitaire, demeurent ceux et celles qui, à un titre ou à un autre (et au premier rang : Juifs, Catholiques, artistes), persistent à témoigner de cette dimension *d' infini* que la parole inscrit dans l'animal humain. La persécution me semble toujours porter, en dernière analyse, sur cette inscription, qui fait de tout individu une personne: le sujet propre de son Nom. Il faut d'ailleurs rappeler que dans l'Histoire moderne, c'est en France, pendant la Terreur, qu'ont eu lieu les premières grandes persécutions portant sur cette affaire. Cela se passait, notamment, place de la Concorde (la bien nommée): là où plus tard fut mis en érection le grand phallus maternel ésotérique.

***Ton livre est pour /'essentiel consacré à la littérature ; pourtant il y est souvent question de théologie. Quel lien mets-tu donc au jour entre l'écriture littéraire et ce que tu appelles* l'expérience catholique ?**

Pas facile de répondre en quelques mots à une telle question; d'autant que je suis loin de la maîtriser. Disons d'abord que c'est le travail sur Joyce, avec Sollers, qui a été ici déterminant : dans toute son œuvre, c'est de cela qu'il s'agit, pratiquement à chaque page. Dans l'époque moderne (c'est-à-dire depuis la Révolution française), il y a ainsi un certain nombre d'écrivains chez qui s'opère un retour particulièrement aigu de la sollicitation catholique, et qui donne lieu chaque fois à des performances esthétiques très fortes. Baudelaire ou Hopkins, c'est quelque chose... De même que dans chaque cas, la culture dominante issue de l'idéologie des Lumières se trouve complètement prise en défaut; prise à revers sur son refoulement sexuel. Ça s'oppose de plein fouet au triomphe de la mentalité protestante (je pars du principe que la diffusion de l'idéologie des Lumières est la forme qu'a prise en France la victoire tardive de la Réforme).

Des galipettes sur l'autel

Le mieux est de prendre un exemple. C'est une des caractéristiques du protestantisme que d'avoir émis un doute, puis opposé une totale fin de non-recevoir, sur la question dite de la « présence réelle » du Christ sur l'autel, après la consécration du pain et du vin dans l'Eucharistie. Abandon progressif de la notion de « transsubstantiation ». Qu'est-ce à dire? Ceci: que le « protestantisme » nest en l'occurrence jamais rien d'autre que la tendance profondément humaine, humaniste, raisonnable, à reculer devant l'effet de réel d'une parole; à considérer que tout cela (« *Ceci est mon corps. Ceci est mon sang », Hic (Hoc) est...)* n'a de valeur que symbolique ; que c'est une simple « façon de parler » (formule typique de toutes les dénégations); une sorte de métaphore qui ne prête pas à conséquence. Evident qu'avec une telle médiocrité d'enjeu, une telle démission devant ce qui peut advenir d'une parole pour un sujet, on n'ira pas bien loin sur le plan esthétique. Et ce n'est pas une question de « magie »: personne n'a jamais dit que le Christ allait sortir du calice pour venir faire des galipettes sur l'autel. La question n'est pas là. Elle n'a jamais été là. De même sur une page de roman, ou dans un poème.

Le maintien, au contraire, par la doctrine catholique, contre toute espèce de «bon sens», du *réel* de la transsubstantiation, d'une part est parfaitement *logique,* et d'autre part donne toute la mesure de ce qu'il peut en être d'une *jouissance* liée à la mise en jeu d'un type particulier de parole (ce n'est évidemment pas la première venue). Logique : car une telle opération découle directement des propositions *« Au commencement était le Verbe »* et *« le Verbe s'est fait chair».* A partir de là, tout vient; et notamment l'élaboration

théologique de cette construction extraordinaire qu'est la Trinité. Avec sa double économie : *ad intra* — transcendance absolue du Père-Nom, du Fils-Verbe et de l'Esprit-Saint (souffle, *pneuma,* qui devient « amour » avec Saint-Augustin : cf. le travail de J. Kristeva sur Eros/Agapè, dans *Histoires d'amour);* engendrement du Verbe par le Nom dans un Souffle qui dit l'Amour réciproque du Verbe et du Nom : sacré programme... *Ad extra :* c'est-à-dire pour nous, dans ce fichu monde, avec toute la dramaturgie christique, incarnation/ résurrection, réglage central de la question «Mère», et donc « Femme », etc.

Choix éthique

Ad intra/Ad extra: l'ensemble fait à la fois négation, impact de cette négation en passage dans le monde, et qui s'en va. *« Mon royaume n'est pas de ce monde ».* Quelques instructions, tout de même, avant de partir ; maintenant à vous de vous démerder (liberté) ; à la grâce de Dieu (vous n'y comprendrez jamais rien). Et tout cela sous la forme d'une scénographie d'énonciations et de leurs effets charnels dans des corps qui en sont plutôt bouleversés, emportés, qui finissent même le cas échéant par être totalement allégés de leur lourdeur organique. La potentialité d'interprétation qui est ainsi élaborée, quant à ce qu'il en est réellement de la comédie humaine, de sa grandeur et de sa misère, est très forte; l'horreur du démoniaque, du mal pour le mal (Baudelaire), y est enregistrée comme telle, dès le départ : grande capacité de déchiffrement, donc; mais aussi de choix éthique ; mais aussi d'émotion à la parole, à son impact sexuel, à sa possibilité d'élan rythmique, érotique. Bref : il y a là un ensemble de traits auxquels, me semble-t-il, ne peut qu'être très attentif tout écrivain pour qui la littérature est un *art,* et un art qui a nécessairement à voir avec *l'infini* que la dimension du langage ouvre dans l'animal humain biologiquement voué à la mort.

C'est Proust qui remarquait : « *On peut dire qu'une représentation de Wagner à Bayreuth (à plus forte raison d'Emile Augier ou de Dumas sur une scène de théâtre subventionné) est peu de chose auprès de la célébration de la grand-messe dans la cathédrale de Chartres.* »

Excès de langage s'ouvre et se clôt sur des études consacrées à des romans de Sollers et au fil de tes textes les références à* Lois, H, Paradis, Femmes, *sont nombreuses. On a le sentiment que c'est la lecture d'un écrivain contemporain qui t'a permis la relecture de Joyce, Höderlin, Shakespeare...

En effet, et ce n'est pas là l'effet du hasard. Il y a simplement que d'une certaine façon, j'ai écrit peu à peu, au cours de ces années, une sorte de livre sur Philippe Sollers. Cela s'est fait de soi-même. Je lis attentivement depuis maintenant à peu près vingt ans ce que Sollers écrit; j'ai souvent discuté avec lui; il y a eu toute l'expérience de *Tel Quel ;* etc. : cela a profondément nourri, enrichi mon travail. Et de fait, par exemple, c'est à travers certaines pages de *Lois* que j'ai réellement découvert Hôlderlin ; pour Joyce, les échanges de remarques ont duré plusieurs années. De même pour Duns Scot et la théologie. J'ai donc travaillé ces auteurs; mais en ayant toujours dans l'oreille l'écho de leur résonance parfaitement actuelle, vivante; et c'est aussi de cette résonance-là qu'il s'agissait dans ce que j'étudiais, et que je voyais prendre forme artistique concrète, chez un écrivain contemporain : dans telle séquence romanesque, dans telle intervention théorique ou polémique, dans telle conversation à bâtons rompus. Joyce, Cantor, Hopkins: ça n'a jamais été pour moi des personnages de musée. Pas plus que je n'ai songé un seul instant que je pourrais dire tout ce qu'il y a à dire de Sollers: je présente simplement l'écoute que j'en ai; d'autres en auront, en ont déjà, certainement, de différentes. D'où l'unité un peu particulière de ce livre, que nous évoquions tout à l'heure, et qui est faite en effet, pour une bonne part, de ce que j'ai pu apprendre d'un écrivain vivant : de quelques-unes des ramifications de son œuvre, de tel ou tel de ses prolongements, de sa diversité. Et de sa continuité. Je souhaite que cela contribue à mieux faire percevoir, textes à l'appui, les dimensions de l'affaire en question.

Joyce occupe une grande part de ton travail critique. Tu rappelles à quels types de refus s'est heurtée son œuvre : marxisme, surréalisme, psychanalyse jungienne. J'aimerais qu'on revienne sur Jung. On cherche à nous convaincre que le brave docteur est une des consciences de ce siècle qui aurait été « branchée », comme on dit, sur la modernité artistique et littéraire. Tu montres, à partir de ses études sur Picasso et Joyce qu'on est loin du compte. Tu vas même jusqu'à écrire, abruptement, que la lecture* d'Ulysse *est une «* lecture nazie *». Peux-tu t'expliquer ?

Ces deux articles sur Joyce et sur Picasso, qui paraissent la même année (en 1932, en même temps qu'un article sur Freud), n'ont d'intérêt que dans la mesure où c'est Jung qui les a écrits: en eux-mêmes, je les trouve parfaitement nuls. Par contre, pour savoir ce qu'il en est de Jung face à l'art, à du grand art, c'est très intéressant: il s'agit dans les deux cas d'une abréaction tout à fait considérable. Tout y passe: l'antisémitisme foncier de Jung, son anticatholicisme, l'ahurissante prétention de sa position de «psychiatre», son incompréhension de fond. Il n'arrête pas de dire qu'il s'est prodigieusement ennuyé à lire Joyce, que c'est réellement dégoûtant, etc.; pas un seul mot sur le comique *d'Ulysse,* dont il regrette manifestement que ça ne se soit pas intitulé *Pénélope.* Pour Picasso, c'est pareil: ce qui le frappe, c'est la « totale apathie sentimentale » dont le peintre fait preuve,' cette brutalité avec laquelle sont étalés *« le laid, le maladif, le grotesque, l'incompréhensible, le banal»*; il trouve même Picasso... *« lugubre ».* Pourquoi pas impuissant! Picasso! Fous tous les deux, évidemment (schizophrènes); pas complètement, mais un peu quand même; et donc beaucoup ; le docteur est inquiet. Bref, les dénégations habituelles.

L'inconscient aryen

Au fond, et pour m'en tenir à un seul aspect (mais essentiel) de la question, ce qui tout à la fois fascine Jung et lui fait horreur, chez Joyce et Picasso (mais aussi chez Freud), c'est le détachement dont ils font preuve vis à vis du monde ; qu'ils puissent en représenter la *"decomposition"* (c'est-à-dire sa comédie insensée) sans en paraître plus particulièrement chagrinés. Or Jung, c'est avant tout quelqu'un qui tient au monde; qui y tient viscéralement. Il n'a de cesse, dans ces années-là, de faire déboucher la découverte freudienne sur une *Weltanschauung:* une conception du monde qui soit fondée sur les valeurs positives (!) de l'inconscient. Oui soit donc une nouvelle grande religion universelle, et qui présenterait l'immense avantage, par rapport au judaïsme et au catholicisme, de réconcilier les hommes et leurs dieux. Dans le très important article éditorial que Jung publie en 1934, dans le *Zentralblatt für Psychotherapie,* alors passé entièrement depuis un an sous contrôle nazi, c'est ce qu'il reproche le plus à Freud: d'avoir avec son obsession du sexuel détruit le lien organique qui fait le *Zusammenhang der "Menschen und Gotter".* Jung, c'est quelqu'un qui veut à tout prix que le sexuel ait un sens. Un sens qui ne soit pas sexuel ; qui permette précisément d'éviter de parler du sexuel. Il n'est pas le seul à éprouver ce genre de terreur, c'est le moins qu'on puisse dire. Il n'y qu'à regarder ce qui se passe aujourd'hui : délires astrologiques, ésotérisme en pleine expansion, sectes, écologie féministoïde, etc. Bref, tout ce qui grenouille dans le tripatouillage syncrétique de la misère sexuelle sacralisée, sur fond de manipulations gynécologiques.
On peut regarder aussi ce qui s'est passé hier. Pour Jung, ça a été le nazisme. Il a réellement vu dans le nazisme une chance historique; non par un attachement circonstanciel, mais bel et bien en fonction de tout son système de pensée.
« *Il (Freud) ne connaissait pas l'âme allemande, pas plus que ne la connaissaient ceux qui en Allemagne répétaient ce qu'il disait comme des perroquets. La puissante apparition du national-socialisme, que tout un monde regarde aujourd'hui avec étonnement, leur a-t-elle ouvert les yeux ? Où était-elle donc, cette force, cette énergie inouïe, lorsqu'il n'y avait pas encore de national-socialisme ? Elle se cachait dans l'âme allemande, dans cette profondeur qui n'a rien à voir avec un seau d'ordures rempli de désirs infantiles insatisfaits et d'interminables ressentiments familiaux. Un mouvement qui saisit tout un peuple, porte également ses fruits dans chaque individu. C'est pourquoi je dis que l'inconscient allemand recèle des possibilités, un dynamisme, dont la psychologie médicale, dans son évaluation de l'inconscient, doit tenir compte.* »
Voilà qui est clair, non? Et qu'on pourrait commenter longuement. Cela se situe p. 9 du *Band* 7, 1934, du *Zentralblatt* déjà évoqué ; aucun exemplaire de cette série à la Bibliothèque Nationale ; je l'ai retrouvée à la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine de Paris (logique!). Dans cet éditorial, et dans d'autres articles, les notions de race, d'inconscient juif, d'inconscient aryen *(«L'inconscient aryen a un potentiel plus élevé que l'inconscient juif»).* etc., sont couramment utilisées par Jung. Et bien entendu, avec les dénégations de rigueur: qu'on n'aille surtout pas voir là de l'antisémitisme ! Cette accusation est encore un coup de Freud, ce juif. Ne jamais oublier que dans cette affaire la position de Jung est du même ordre que celle de Pétain. Pourquoi voudrait-on que ça ne finisse pas par marcher aussi en France?
Et comment Jung aurait-il pu comprendre quoi que ce soit à Joyce? A Picasso?

Art press 85, octobre 1984 (Archives A.G.)

JAMES JOYCE